
M A N U S C R I T

PÈRE FRAGMENTÉ DANS UN SAC

d'Ángel Hernández

traduit de l'espagnol (Mexique) par Marion Cousin

cote : ESP26D1428

année d'écriture de la pièce : 2012
année de traduction de la pièce : 2026



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

1. Premier fragment du père

- Ils sont partis ?
- Non.
- Nous n'irons nulle part.
- Il faut vous en aller. Le périmètre est bouclé. Vous ne pouvez pas rester ici.

Ce premier fragment qui correspond à mon père, je voudrais le garder auprès de mon corps. Le mettre là, par exemple, sur ma poitrine. Ça m'angoisse de savoir que ça a été une partie de lui. Quelque chose qu'il a porté toute sa vie. Depuis sa naissance jusqu'au moment où il en a été détaché. Mais ce n'est pas grave, maintenant il ne s'en souviendra plus. Mon père avait une mémoire lisse. Non conforme. Stupide. Il aimait les étoiles, mais il ne faisait jamais beaucoup d'efforts pour les regarder. Moi, je n'étais qu'une enfant et ça suffisait pour que je l'aime.

- Partez.

Jeune, il était un peu plus drôle : maman ouvrait la bouche, et il lui crachait dedans. Puis, maman lui recrachait cette même salive dans sa bouche à lui et tous deux riaient. Pour eux, ça, c'était meilleur qu'un baiser, alors qu'en fait ça revenait au même : faire passer la salive d'une bouche à l'autre.

- S'il vous plaît. Il faut que vous partiez d'ici.

Papa rentrait et ça me suffisait. Il me caressait les cheveux et ça me suffisait. Je comprenais tout. Je comprenais qu'il ne voulait pas être auprès de nous. Nous mangions, et après il ouvrait la fenêtre. Il regardait d'un côté et le cul de sa princesse s'asseyait dans la salle à manger pour attendre son dessert. Maintenant il est mort, découpé en six morceaux à l'intérieur de ce sac poubelle que quelqu'un a déposé devant l'école, et les hommes armés qui sont arrivés jusqu'ici nous demandent, à ma mère et moi, de partir :

– Allez-vous-en maintenant.

– Oui. Pourriez-vous juste éloigner un peu papa du coin de la rue ? Sinon on pourrait croire que ce n'est pas papa... mais un sac d'ordures.

2. Dialogue

– Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

– Rien.

– Où es-tu allée ?

– Nulle part.

– Qu'as-tu préféré dans ta journée ?

– Le silence.

– Que comptes-tu faire maintenant ?

- Rester ici, immobile.
- Endors-toi vite. Demain est un autre jour.
- Oui. Je dors déjà.
- Tu dors déjà ?
- Oui.
- À quoi rêves-tu ?
- À une pièce vide.
- Et à quoi d'autre ?
- Dans cette pièce, il y a moi, vide aussi.
- C'est un cauchemar ?
- Non. C'est rien qu'un rêve.
- Réveille-toi. Ce n'est pas bon de trop dormir. Allez... viens m'embrasser.
- Je sais, papa.

Je vais remettre les questions. Mais cette fois, je n'y répondrai pas.

Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? / Où es-tu allée ? / Qu'as-tu préféré dans ta journée ? / Que comptes-tu faire maintenant ? / Endors-toi vite. Demain est un autre jour. / Tu dors déjà ? / À quoi rêves-tu ? / Et à quoi d'autre ? / C'est un cauchemar ? / Réveille-toi. Ce n'est pas bon de trop dormir. Allez... viens m'embrasser.

Cet enregistreur contient les questions élémentaires que papa devrait poser tout

au long de la journée. Maintenant je suis libre d'y répondre ou de m'abstenir, quoi que je sois en train de faire à ce moment-là :

Pleurer

Me taire

Ou essayer d'oublier

Trois petites choses dont il est le principal dénominateur commun.

Je vais maintenant remettre la première question uniquement :

– Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

– Mentir.

3. Arithmétique d'un œil

– Je pense à ton père. Je me souviens de ses yeux.

– Maman, je n'ai pas confiance en toi.

– Je vais y aller, il est déjà six heures.

– Je n'ai pas confiance en toi. Je n'ai pas confiance dans le fait que tu puisses un jour m'apprendre des choses de mère.

- C'est quoi des choses de mère ?
- Les hommes.
- Tu veux que je te parle des hommes ?
- Seulement des tiens. Seulement ceux de maman.
- Je pourrais te parler de ton père alors.
- Non. Tu pourrais commencer par lui, mais les autres m'intéressent davantage.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Ce que je viens de dire. Papa est mort. Ce sont les autres qui m'intéressent. Je veux dire, les vivants, ceux qui restent. Tes hommes qui sont encore en vie et qui sont susceptibles de s'approcher de moi à tout moment pour me faire du mal. Ceux que je pourrais prendre pour des hommes honnêtes mais qui risquent de m'attirer dans leur lit pour ruiner ma jeunesse.
- C'est pour ça qu'ils t'intéressent, ceux qui sont encore en vie ?
- Alors, il y en a ?
- Enfin...
- Il y en a. Je sais qu'il y en a.
- Je ne sais pas quoi te répondre, Marianne.
- Tes hommes vivants m'intéressent, pour pouvoir leur demander plus tard comment tu étais en vrai.
- Tu veux le savoir ?
- Je veux le savoir, maman. Je sais que tu me mens. Je n'ai pas confiance en toi. Et ne me sors plus de conneries comme le souvenir des yeux de papa ou ce genre de choses.
- Je pensais que ça te faisait du bien de savoir que ton père me manquait

maintenant qu'il est mort. Au moins ses yeux.

– Non.

– D'accord. Je ne le ferai plus.

4. Salle de classe

C'était un vendredi. Bonjour, imbécile numéro un ; bonjour, imbécile numéro deux ; bonjour, imbécile numéro trois ; bonjour, imbécile numéro quatre ; bonjour, imbécile numéro cinq ; bonjour, imbécile numéro six ; bonjour, imbécile numéro sept ; bonjour, imbécile numéro huit ; bonjour, imbécile numéro neuf ; bonjour, imbécile numéro dix ; bonjour, imbécile numéro onze. Bien, j'ai fini de dire bonjour à mes camarades de classe. Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui, Christine ?

– Bonjour. Quelque chose ne va pas ici. Nous le savons tous. Ceux qui le savent, levez la main. Personne ? Bien, je vais vous le dire : ça sent le mort. Depuis quelque temps, ça sent le mort partout. Et comme vous le savez, le père de Marianne est mort la semaine dernière. Comment va-t-elle ? Est-ce que quelqu'un le lui a demandé ? Non. Mais la ville continue à sentir le cadavre, des cadavres qui demain pourraient être ceux de vos propres parents. Y avez-vous pensé ? Non. Maintenant, nous allons y penser une seconde... Voilà. Marianne, debout, s'il te plaît. Y as-tu pensé ?

– J'ai pensé à ce que je vais faire maintenant, sans mon père.

– Très bien.

– J'ai pensé à comment tout ça a pu arriver.

- Très bien.
- Et parfois, j'ai pensé à prendre une tronçonneuse et à découper mon corps en morceaux comme ils ont fait pour lui.
- Ça, ça veut dire que tu n'es pas heureuse, Marianne.
- Non.
- Bon... Et où est-ce que tu serais heureuse ?
- Dans ton corps, Christine.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Si j'étais toi. Parce que toi, tu es heureuse.
- Silence. Est-ce que vous pouvez arrêter de rire un instant ? Silence. Voyons, Marianne : tu as raison, je suis heureuse. J'aime la lumière du jour, j'ai la chance d'être en vie et mon père n'est pas mort comme le tien. Mais tu ne peux pas prétendre avoir mon bonheur, parce que ton bonheur à toi doit être différent. Ça doit être le tien, Marianne, ton bonheur à toi. Et à présent, malgré tout ça, tu vas devoir le trouver quelque part. D'accord ?
- Oui.
- Bien. J'ai demandé à Marianne d'écrire une pensée sur la mort de son père, afin que nous puissions en parler et y réfléchir. Tu es prête, Marianne ?
- Oui.
- Comment s'intitule ce que tu vas nous lire ?
- Deuxième fragment du père.
- Bien. C'est un titre intéressant.

5. Deuxième fragment du père

Je ne dirai que les mots que j'ai gardés de cet après-midi-là
quand devant la porte de l'école
je sortais des bouts de papa d'un sac poubelle

Des souvenirs
ce sont comme des petits souvenirs qui sont d'abord des enfants
et qui grandissent peu à peu
des enfants de cinq huit et dix ans
et ce souvenir-là est comme un enfant de cinq ans
c'est-à-dire
qu'il est très petit
qu'il est lointain
je ne sais pas
Les enfants de cinq ans parlent déjà
les enfants de cinq ans marchent et vont à l'école
mais ils pleurent encore comme des petits cochons

Ce souvenir de mon père
est comme un enfant de cinq ans qui pleure

parce qu'il a fait tomber un de ses doigts sous l'escalier
et qu'il ne le trouve pas
il sait que s'il accepte de monter il ne le retrouvera pas
mais qu'il retrouvera peut-être son lit
et qu'il pourra aller y dormir et mouiller ses draps tranquillement
ce n'est pas grave

Le souvenir de papa a cinq ans
et quand je prends ses doigts je sens concrètement que
c'est un peu lui qui me touche même si ses doigts ne peuvent plus caresser
maintenant
et je commence alors à me sentir comme une petite chienne déçue
qui aurait aimé à un moment de la journée les mettre dans
un de ses orifices

Maintenant je vais dire les mots dont je me souviens de cette nuit-là

le mot « cas »

la lettre « a » en minuscules

et évidemment

« papa »

6. Christine à la fin du cours

– Marianne, nous n'avons pas compris ce que tu veux dire avec tout ça. Est-ce que tu parles d'amour filial ? D'inceste ? D'une pouponnière de souvenirs ? Ou est-ce que tu cherches seulement à nous égarer ? Regarde, j'ai noté les mots que tu as dits et j'en ai fait quelque chose pour toi. Je sens que c'est une façon de reconstruire ton père et de t'aider à comprendre sa mort. Viens. Faisons un exercice, toi et moi. D'accord ? Regarde la paume de ma main. Là il y a un miroir. Regarde-toi. Maintenant regarde-moi. Maintenant regarde ton père. Lui, tu ne le vois pas. Le vois-tu ? Non, tu ne le vois pas. Tu ne le vois pas parce qu'il n'est pas là. Moi je peux le voir, mais seulement si je fais l'effort d'introduire le miroir dans le sac, et ça, ça ne serait pas joli joli. Pas vrai ? Au contraire, ça serait dégoûtant et ça nous donnerait envie de vomir à toutes les deux.

– Oui.

– Évidemment que oui. Bien. J'ai fait quelque chose avec les trois mots que tu as prononcés avant de dire que tu étais une chienne. Pardon, quand tu l'as dit, j'ai ri comme tout le monde dans la classe. Je n'aurais pas dû, je sais. Mais Marianne, tu es une chienne à mourir de rire. Maintenant, voilà ton cadeau. Avec les mots dont tu as dit que c'étaient des souvenirs de ton papa, j'ai écrit ça pour toi. Je vais le lire :

« En tout cas, même mort, papa sera toujours là. »

– J'ai souligné tes mots sur la feuille pour que tu puisses les reconnaître. Tiens.

– Cette blague me fait mal, Chris.

- Ce n'est pas une blague. J'ai pensé que ça te ferait du bien.
- Tu essaies de contenir ton rire, Christine, bien sûr que c'est une blague. Ça me fait mal que tu prennes les derniers mots que je garde de mon père et que tu t'amuses à les assembler comme ça. Ne recommence pas.
- Qu'est-ce que tu veux dire, Marianne ?
- Je te demande d'arrêter de faire des phrases avec ces mots qui comptent pour moi. C'est tout.
- Je pensais que c'était une façon de te faire comprendre qu'il vivra toujours dans le souvenir, comme c'est l'usage de dire.
- Non, non, ça n'aide pas. Ça n'aide en rien du tout. En plus... je ne voudrais pas dire ça comme ça, mais il n'y a pas de raison, je ne trouve plus aucune raison de le reconstruire. De vouloir l'assembler. Au début, oui. Au début, ça a été très dur. J'étais peut-être encore plus idiote que maintenant.
- Et lui, c'était une sorte de... puzzle.
- Oui. C'était un puzzle, Chris, là-dessus tu as raison. J'ai même songé à l'appeler « Monsieur Puzzle ». Arrête de pleurer, ce n'est pas la peine.
- Je voudrais trouver une façon de te montrer que je suis désolée.
- Ce n'est pas grave, Christine. Mais n'essaie plus de faire des phrases avec les mots dont je me souviens.
- Je comprends.
- Et lâche-moi, s'il te plaît. Je veux m'en aller.
- J'ai ri quand tu as dit que tu étais une chienne. Pardon. J'ai aussi ri quand je t'ai regardé traîner ce sac poubelle devant l'école sans savoir que dedans, il y avait les restes de ton père. Je me suis demandé : « Qu'est-ce qu'elle fait encore cette détraquée ? Elle n'est pas venue en cours aujourd'hui et là, elle arrive en

traînant un sac poubelle dans la rue, et en larmes en plus. Pourquoi on ne fait pas une pétition pour la faire virer de l'école ? Elle est devenue folle ». On a été quelques-uns à rire, bien sûr, mais après avoir appris ce qui se passait, devant cette chose qui semblait si ridicule au début, on s'est mis à pleurer avec toi.

– Moi, je n'ai pas pleuré, Chris, tu te trompes. Et si je ne suis pas allée en cours ce jour-là, c'est parce que maman m'a obligée à aller à l'hôpital.

– Tu aurais dû pleurer. Nous avons tous pleuré. Moi, je me suis sentie comme une merde. Je t'avoue que c'est comme ça que je me suis sentie : une merde. Personne n'aimait ton père, c'est vrai. Personne n'aimait qu'il vienne te chercher à la sortie avec une voiture chaque fois différente, et on savait tous au fond que ça pouvait lui arriver. Mais nous n'avons jamais imaginé que ça arriverait si tôt, et encore moins à la porte de notre école. Personne n'aurait souhaité ça pour toi, même en te détestant du fond du cœur. Tu comprends ?

– Silence, Chris. Tu parles trop.

– Personne ne t'a obligée à porter ce sac après avoir appris ce qu'il contenait. Personne. C'est ça, ce qui a rendu tout ça encore plus triste. Et laisse-moi te dire ce que les autres ont pensé : les autres, ils ont pensé qu'après ça, tu ne parlerais plus à personne, que c'était assez que de transporter ton père en morceaux dans un sac poubelle, que tu n'aurais plus envie de venir voir par ici si ça va ou pas. Tu comprends ? De t'intéresser à ce qu'on raconte par ici. À ce qu'on fait de bien ou de mal par ici. Mais non. Au bout d'une semaine, tu es revenue pour sentir que tout reprenait forme : tes notes, les lacets de tes chaussures, ton nom sur la liste d'appel. Je ne voulais pas ça pour toi. Il aurait mieux valu que tu ne reviennes pas. Que tu vives ton deuil. Tout le monde le fait. Chacun devrait le faire si son papa était retrouvé en morceaux dans un sac poubelle. Il n'y a pas de meilleure excuse pour se soustraire au regard du monde.

– Excuse-moi, Christine, il faut que je rentre. Je ne me sens pas bien.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

- T'entendre me donne la nausée.
- Marianne, toi, tu es revenue. Tu es revenue. Et parce que tu es revenue, maintenant, on est obligés de parler de ça. On est obligés d'être là, alors qu'on aurait pu être loin... et au calme, comme des *blenders* mixeurs quand ils ont fini de broyer, de mixer et de produire de l'écume.
- Des *blenders* mixeurs. Pardon, mais tu es une idiote, Chris.
- Et qu'on aurait pu éviter de dire *idiote* quand je dis *blenders* mixeurs.

7. Papa en cours d'anglais

A

- J'ai fait le dessin sur une grande feuille. Il n'y en avait pas de plus petite, donc j'ai commencé à tout dessiner dessus.
- Le travail en cours d'anglais consistait à faire un dessin évoquant un de nos parents, qu'il soit vivant ou mort. Comme on pouvait s'y attendre, Marianne a choisi de dessiner son père mort et elle a rajouté d'autres personnages qui jaillissaient de sa tête, comme si on venait juste de lui tirer dessus, faisant exploser son visage en plusieurs fragments. Puis, elle a écrit sur le côté une phrase incompréhensible, parce qu'elle n'a pas mis d'espaces entre les mots :

« Voicilevisagefragmentédepapajauneàforcedêtemortvoiciledosfragmentédepapajauneàforcedêtemortvoicilecorpsfragmentédepapajauneàforcedêtemort »
- Voici le dessin. Le visage, je le représente complètement fracassé. Le thorax

également. Jaune, car c'est la couleur qu'il avait quand je l'ai vu dans ce sac. De sa tête, jaillissent des visages comme celui de la personne qui l'a assassiné, de ses frères qu'il n'a pas connus et des amants de ma mère qui ont été, aux dernières nouvelles, au nombre de deux, Roldán et Herbert, et dont elle rêve pendant qu'elle simule un orgasme avec lui. Mais ce qu'il y a de mieux dans ce dessin, c'est le chapeau. Ce chapeau, ma mère a dit qu'il lui faisait penser à mon père, parce qu'en effet, il avait parfois besoin de porter un chapeau, mais globalement elle m'a dit avoir été blessée par tout ce que j'ai cherché à représenter. Je ne sais pas pourquoi.

– Bien, Marianne. Merci. Applaudissons-la.

– Oui, vous, ce dessin, il vous a bien amusés et moi, maintenant, il faut que j'avance avec la honte d'avoir un père éparpillé et impossible à rassembler.

B

– Parlons de ce dessin, Marianne.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Primo : c'est un dessin que le reste du groupe ne veut pas regarder, il y a trop de jaune. Secundo : il est potentiellement agressif. Tertio : il est immoral. Tu y intègres des éléments privés concernant tes parents, privés comme le sexe, par exemple. Tu parles des orgasmes de ta mère, c'est ça ?

– Oui.

– En plus, nous sommes tous d'accord sur le fait que ceci n'est pas ton papa. Ton papa n'était pas jaune. Pas vrai ?

– Christine...